

LA CATHOLICITÉ DE L'ÉGLISE LOCALE

Jean-Marie TILLARD

Il semble bien que, de plus en plus, la question de l'Église locale devienne l'une des préoccupations majeures de la recherche théologique et de la pastorale dans les milieux catholiques occidentaux. D'une part plusieurs y voient la réponse, profondément traditionnelle, à la volonté partout diffuse de redonner à l'Église de Dieu ce que Charles Péguy appellerait son poids de glaise, d'humanité «charnelle». Ne doit-elle pas être *en vérité* présence du salut dans le concret du drame humain, avec son poids de joies, d'espoirs et de douleurs? Mais, d'autre part, des pasteurs et certains théologiens se disent gênés par l'accent mis sur le local, avec ses particularismes et ses besoins spécifiques. Il leur semble qu'il contribue à une regrettable fragmentation du tissu ecclésial, à une dangereuse mise en veilleuse de la primauté du bien commun, bref à un péril pour la *communio catholicæ*. Ne serait-ce pas, se demandent-ils parfois, l'expression d'un repliement sur soi-même totalement étranger à l'authentique nature de l'Église de Dieu?

Une réflexion profonde sur la dimension *catholique* de l'Église locale s'impose donc, avec urgence. Il est significatif qu'on en sente le besoin non seulement au sein de l'Église catholique (romaine) mais aussi dans plusieurs groupes anglicans et même chez certains théologiens orthodoxes violemment interpellés par le réveil des nationalismes. C'est dans cette réflexion que s'inscrivent les quelques points que nous proposons de développer.

Notons d'emblée que nous ne parlerons pas d'Église universelle mais d'Église *catholique*, redonnant à cet adjectif sa signification traditionnelle, celle du *katholou*, de la totalité intégrale, de la plénitude de l'authenticité. Une Église locale ne saurait -si les mots ont un sens- être une Église universelle. Pourtant, elle n'est vraiment Église de Dieu que si elle est *catholique*, c'est-à-dire porte le *katholou*, l'intégralité et l'authenticité de la Parole révélée, de la vie sacramentelle (où entre le ministère) et de ce que la Tradition appelle les *mores*, les mœurs évangéliques (incluant le témoignage et l'engagement missionnaire) qui sont la réponse humaine dans l'Alliance instaurée en Jésus Christ. L'universalité géographique est, d'ailleurs, étroitement liée à l'extension du dessein divin dans le

temps (le *chronos*) de l'histoire. Or dès le *kairos* de Pentecôte la petite communauté de Jérusalem est constituée Église *Catholique* de Dieu (*katholikê Ekklêsia tou Theou*). La catholicité a une dimension eschatologique que l'universalité n'a pas, et qui lui est essentielle. Elle appartient à l'une-fois-pour toutes (*ephapax*) du don du Père. Ce don est à «recevoir» *comme tel* et à «transmettre» *comme tel*, dans sa plénitude (la *paradosis*), partout et toujours.

I. On ne saurait donc se surprendre si, pour saisir en sa profondeur la nature de l'Église locale et la dimension de *catholicité* qui lui est essentielle, on part d'une réflexion sur le sens de l'Évangile de Dieu. Car, jusque dans sa dimension institutionnelle, l'Église de Dieu n'est rien d'autre que l'oeuvre de l'Esprit, actualisant chez quiconque le «reçoit» pleinement et en vérité (authentiquement), l'objet du kérygme.

1. En effet, le contenu de l'Évangile de Dieu (*l'euaggelion tou Theou*) est, à la fois et inséparablement, l'annonce d'une Bonne Nouvelle, le don des moyens que Dieu offre à l'humanité pour qu'elle jouisse de ce que cette Parole de Salut promet, les fruits et les implications de cette grâce dans la vie concrète de ceux et celles qui la «reçoivent». Avec sa théologie bien particulière, le Luc des Actes est sans doute l'auteur du Nouveau Testament mettant le mieux en relief la relation entre ces trois composantes essentielles de l'Évangile de Dieu et la naissance de l'Église de Dieu dans tous les lieux où l'Évangile est «reçu» en vérité. Mais ce qu'il montre ainsi avec clarté est présent dans l'ensemble de la littérature apostolique, y compris la tradition johannique qui ignore pourtant jusqu'au mot *ekklêsia*. Il ne s'agit pas simplement de retrouver, en Jésus Christ, la *koinônia* avec Dieu, qui apporte le Salut, foyer de la Bonne Nouvelle. Il ne suffit pas non plus que cette *communio*n avec Dieu s'exprime dans la *leitourgia* qui chante la gloire du Père. Il faut qu'elle ait son épiphanie dans la *communio*n fraternelle de ceux et celles qui entrent ainsi dans la *communio*n de Salut. L'épiphanie fraternelle de la *koinônia* évangélique appartient à la nature de ce Salut, objet de la Bonne Nouvelle, destiné à «toutes les nations qui sont sous le ciel».

2. A - Ici se noue toute l'oeuvre de Dieu. En effet, si la *koinônia* fraternelle appartient au Salut, c'est fondamentalement parce qu'en elle, de par la grâce de l'Esprit, se guérit et se recrée le tissu humain de solidarité et de fraternité déchiré par ce que la Bible nomme le péché. Au livre de la Genèse, après les récits de la création et de la faute du premier couple humain, l'histoire s'ouvre par un drame fraternel, celui de Caïn et Abel. Or il est hautement significatif que déjà l'Ancien Testament -ne serait-ce que dans les textes du Déluge, les Psaumes, certains

chapitres du recueil d'Isaïe, la littérature sapientielle- associe l'univers entier au drame humain. Sur cette lancée, le Nouveau Testament a soin de ne jamais couper d'une vision d'ensemble de la destinée de l'univers sa «mémoire» de la vie du Christ et de son oeuvre. La nature est associée même à l'Heure centrale de la Mort de Jésus. L'Apocalypse chante un Salut cosmique. L'Évangile johannique, les lettres aux Hébreux, aux Colossiens et aux Ephésiens iront jusqu'à remonter à un rôle du Seigneur Jésus Christ, Verbe de Dieu ou Fils de Dieu, dans l'acte même de la création. L'affirmation assez inattendue de Paul écrivant aux Romains que la création entière soupire après sa libération (Rm 8,19-23) est trop connue pour que nous le commentions. Salut et création sont en osmose.

Sans nul doute, de cette constatation émerge la conviction que l'objet essentiel de l'Évangile de Dieu est un Salut concret, ayant pour matériaux la tragédie humaine mais perçue, d'une façon non abstraite, dans son insertion en pleine création là où elle se vit avec tout son réalisme. L'homme à sauver n'est pas l'individu pris isolément. C'est la personne saisie dans le réseau complexe de ses relations sociales, de ses ascendances historiques, de son milieu ethnique et culturel, de son contexte géographique. Le Salut implique, inséparablement, et les personnes et les «ensembles» où elles s'inscrivent. Or ceux-ci dépendent pour une large part de la riche variété de la création «sortie des mains de Dieu». Irénée (auquel nous devons cette merveilleuse image des «mains de Dieu» que sont le Fils et l'Esprit) dirait que le Salut a pour objet la «récapitulation» (*anakephalaiôsis*) de l'oeuvre intégrale, de l'action totale (*katholou*) du Dieu créateur et Providence où s'insère la destinée de l'humanité. Dans son péché comme dans son Salut, celle-ci demeure radicalement inséparable de son enracinement dans la race, l'ethnie, la culture, la condition économique, l'histoire, la terre.

B - Mais cet enracinement en ce que Péguy nomme «le charnel» fait que Barcelone n'est pas Cadix, que la société africaine n'est pas la société scandinave, que la pensée slave n'est pas la pensée juive, que le langage britannique de l'*erôs* n'est pas le langage polynésien de l'*erôs*, que la religion traditionnelle de l'Inde n'est pas la religion traditionnelle des Inuits (=Esquimaux), que l'avenir de la Chine n'est pas l'avenir de la France. Aucun être humain, aucun milieu humain, ne peut vivre au plan universel. Il serait un monstre. C'est à cette humanité ainsi diversifiée, pour une grande part à cause de son lien avec la Création, que Dieu, dans son Évangile, offre la *communion* qui la sauve. Et puisque l'Église est, disions nous, la réalisation de l'Évangile de Dieu dans le concret du destin humain, il faut en conclure qu'elle surgit dans cette mosaïque de milieux humains (tous, d'une façon ou de l'autre marqués par le péché), auxquels, dans le Christ, l'Esprit apporte le don évangélique de la *communion*.

L'Église n'apparaît donc pas au dessus de la diversité des milieux humains et des communautés que distinguent leurs lieux d'incarnation. Elle se forme -et cela à cause du lien entre Salut et incarnation- au coeur de cette diversité. L'Église de

Dieu naît ainsi en un faisceau d'Églises locales, là où l'unique humanité se réalise sous des formes qui sont diverses, non par accident ou par suite de quelque distortion qu'introduirait la malice humaine, mais tout simplement parce que telle est la loi de la création. Il n'y a pas l'Église de Dieu sans qu'il y ait *les Églises*, *les Églises des Juifs* et celles des Gentils, *les Églises des Grecs* et celles des Barbares, *les Églises des blancs* et celles des gens de couleur, *les Églises du Nord* et celles du Sud. Pareille diversité n'est pas un pis-aller, une situation que l'on tolère tout en la déplorant. Elle appartient à la relation entre Création et Salut, donc au dessein de Dieu. Dieu veut sauver le monde tel qu'il l'a créé. L'adjectif grec qui caractérisera le monde *sauvé* face au monde *à sauver* sera non pas *neon*, qui signifierait une nouveauté absolue, mais *kainon*, qui signifie un renouveau respectant les structures et les finalités de l'*ancien*, tout en y infusant un dynamisme *nouveau* qui peut évidemment aller au delà de celui qui était à l'oeuvre à l'origine.

3. Une lecture attentive de l'Écriture montre que la *communio*n offerte par Dieu rejoint l'humanité précisément au point où -sous les forces du mal- la diversité se mue en division. L'Église de Dieu a pour caractère d'être la *communio*n de ce qui sans le Christ deviendrait divisé, fondamentalement à cause de la rupture avec Dieu qui est à la racine du drame de l'humanité. Saisie dans la puissance de l'*Agapê* divine, la diversité fleurit en *communio*n au lieu de se corrompre en division «fraternelle» avec son cortège de haine, de lutte, de sang versé, de mort. De la communauté Chrétienne elle doit rayonner sur le monde.

Le terme exprimant avec le plus de réalisme ce passage de la division à la *communio*n est le verbe réconcilier (*katallassô* chez Paul). Dans l'élan de Jérémie et d'Ezéchiel et des récits sur la déchirure des deux Royaumes (Israël, Juda), recueillant l'héritage de la pensée paulinienne, le génial auteur de la lettre aux Ephésiens est ici insurpassable. Il montre comment la croix est victoire sur la haine et, par là, destruction des murs de division. De ces murs, la séparation entre Juifs et Gentils, qu'exacerbait une lecture rigide de la Loi, avait été le symbole. Non seulement elle coupait l'humanité en deux blocs étrangers et rivaux, absorbant les individus, mais elle montrait comment le monde religieux lui même peut devenir lieu de division fanatique (Eph 2,16). La réconciliation est donc l'entrée en *communio*n, par la puissance de la croix, non seulement des individus mais aussi des blocs humains. Elle n'est pas l'absorption de la diversité par une uniformité où les distinctions disparaissent, la fusion du particulier dans l'universel. Ce qui était fait de blocs retranchés en leur isolement, souvent opposés voire dressés l'un contre l'autre, ne se mue donc pas en un tout indistinct. Il demeure un tissu de personnes et de groupes variés dont la diversité devient, *en Christô*, révélation de la richesse de l'oeuvre de Dieu et source d'enrichissement mutuel. En «donnant» son fils Dieu donne la réconciliation, non la fusion.

4. Il nous est maintenant possible de cerner avec précision la nature de l'Église locale. Quiconque lit attentivement les Actes des Apôtres, le corpus paulinien, les lettres aux Églises de l'Apocalypse, les documents de la première patristique (Clément, Ignace, Polycarpe) découvre que, pour ces témoins des origines, Dieu fait surgir l'Église en faisant naître *des* Églises en chacune desquelles l'intégralité (le *katholou*) de son Salut est offerte. Aussi, l'Église de Corinthe -dont pourtant les infidélités sont soulignées par Paul- n'a-telle pas moins reçu de Dieu que l'Église d'Antioche, les Églises des païens moins reçu que l'Église de Jérusalem. Dieu veut que son Église soit plurielle.

Toutefois cette pluralité n'a rien d'une juxtaposition ou addition de parties dont la somme serait la perfection. En effet, Dieu actualise *pleinement* l'Église en chacun des lieux où l'Esprit la fait surgir. Certes il l'appelle à se répandre, à partir du Lieu Saint de Jérusalem, jusqu'aux extrémités de la terre et au dernier jour de l'histoire. Mais au Jour de la Parousie il n'y aura pas plus de Parole de Dieu, de biens divins offerts de la part de l'Esprit qu'à Pentecôte.

En effet, en faisant naître son Église dans toutes les parties du monde, Dieu ne l'aura pas rendue autre qu'à Jérusalem. Il aura simplement offert le don de Jérusalem à une somme innombrable de lieux humains. En chacun de ceux-ci, l'Esprit aura actualisé le *katholou* du Salut et des moyens de grâce. Dans la diversité de l'humanité, «récapitulée» en Jésus Christ, Dieu aura comme réfléchi, réverbéré, la grâce de la réconciliation pascale (et pentecostale) qui veut transformer en *communio*n, sans pour autant compromettre le caractère propre et la richesse de chaque milieu et de chaque personne, ce que le péché transformait en Babel. En chaque lieu on pourra «reconnaître» les traits de l'Église apostolique de Jérusalem, mais sculptés dans le tuf des milieux humains et des cultures.

Qu'est-ce donc que l'Église locale? Elle est, sur la carte du monde, un espace bien concret de vie humaine que, pour y actualiser la grâce de Pentecôte, l'Esprit de Dieu saisit dans tout son réalisme d'humanité; ses beautés et ses laideurs, ses succès et ses problèmes, ses joies et ses détresses, son histoire et ses projets, ses ressources et ses besoins, ses propriétaires et ses mendiants, ses enfants et ses adultes, ses saints et ses dépravés, ses émigrés, ses relations d'amitié et de mutuelle suspicion avec les voisins, sa culture et ses racines ethniques ou raciales, bref ce qui en fait l'un des multiples lieux où l'humanité vit sa destinée. Certes, il s'agit fondamentalement des personnes. Toutefois, celles-ci ne sont jamais coupées de ce qu'implique le réalisation de leur vocation d'hommes ou de femmes de tel milieu, d'une telle mentalité, en tel lieu, tel moment.

Voilà l'Église. Par le don de sa Parole, des sacrements, du ministère pastoral, Dieu veut que la grâce pascale de la réconciliation rassemble dans le Corps ressuscité du Christ et, en lui, dans la *communio*n divine, tout ce complexe humain. L'Esprit l'accomplit par le baptême -qui insère dans le dynamisme du Corps du Christ- et éminemment par l'Eucharistie. En effet, autour de la Table du Seigneur où se célèbre le *Mémorial* (*Zikkaron*), venant de toutes les situations,

et de toutes les tâches, hommes et femmes, jeunes et vieux, riches et pauvres, blancs et noirs, citoyens et étrangers, princes et manants, pécheurs retombant sans cesse dans la même faute et gens à la vertu facile, clercs et laïcs, reçoivent tous le même et indivisible don du Seigneur qui les enserme en son unité, celle précisément du Corps pascal de réconciliation. Tels qu'ils sont, sans être pour autant coupés de l'appartenance à leur lieu de vie ou arrachés à leur drame humain, sans être dépouillés de leurs caractères propres, ils sont alors en ce lieu l'humanité-que-Dieu-veut, celle où unité et diversité ne s'excluent pas mais au contraire s'appellent, comme corps et membres.

La communauté ainsi constituée dans la *communio* du Christ, et en lui dans la *communio* avec Dieu (1Jn 1,3.6.7), est elle-même *communio*. Cela n'implique pas seulement qu'en elle se retrouvent les traits que, dans leur description idéalisée, les «sommaires» des Actes attribuent à l'Église de Jérusalem (*leitourgia, diakonia, martyria*). Cela implique plus fondamentalement que, Corps du Christ ressuscité, cette communauté est, dans l'Esprit, radicalement inséparable de Celui qui est plénitude, intégralité, *katholou*, du «rassemblement dans l'unité de tous les enfants de Dieu dispersés». Elle est *catholique*, dans le *katholou* du Christ. Là s'enracine la mission. Celle-ci lui confie l'angoisse du Salut de «la multitude», même hors de ses limites, au-delà de sa synaxe eucharistique.

5. Puisque le Père ne saurait donner plus qu'en donnant son Fils et son Esprit, l'Église locale de Barcelone est présence du *katholou* du Salut et de ses moyens (Parole, sacrements, ministère) dans le bassin humain qui constitue cette région. Si, à la suite de quelque cataclysme, il arrivait que seul l'Église locale de Barcelone survive, ce serait encore l'Église de Dieu *catholique*, avec la plénitude de la Parole, des sacrements, de la mission. En l'évêque de cette Église, *Vicarius Christi* selon l'expression traditionnelle reprise par *Lumen Gentium*, le Christ Jésus continuerait de régir son Église *pleinement*, offrant l'*entièreté* de son don. L'Église de Dieu y serait *pleinement catholique*. Nous parvenons ainsi à une importante conclusion. C'est parce que, malgré les limites de son lieu, de par son appartenance au Christ et sa *communio* au Père l'Église locale porte le dessein divin de réconcilier, en la *communio*, toute la communauté humaine de tous les lieux et tous les temps, qu'elle est nécessairement en *communio* avec toutes les autres Églises locales dispersées de par le monde et que l'Esprit rassemble elles aussi dans la grâce de Pentecôte. Elle ne serait pas, en son lieu, l'Église de Dieu *catholique* si elle s'enfermait sur elle-même, soucieuse seulement des intérêts de sa propre *communio*, de l'impact de l'Évangile sur sa propre région. Alors, en effet, elle ne serait pas en *communio* avec la plénitude (*katholou*) du dessein divin.

C'est dans la profondeur de sa propre *catholicité* que s'inscrit donc la *koinônia* d'une Église locale avec les autres Églises et la *sollicitudo omnium ecclesiarum*

qui en découle. Elles ne lui viennent pas de quelque autorité supérieure. Son Eucharistie est l'événement sacramentel qui la dilate, en toute vérité, aux dimensions de l'humanité entière, au delà des barrières du temps et du lieu. On comprend pourquoi le président de cette Eucharistie, l'évêque, se trouve nécessairement associé (dans les conciles et les synodes, mais aussi dans la consécration épiscopale des évêques des sièges voisins) aux importantes décisions concernant la *totalité* du Peuple de Dieu. Il le tient de la *catholicité* de son Église locale.

Devant Dieu, sous l'*episkopê* de son évêque et du presbyterium qui l'assiste, scrutant les manifestations du *sensus fidelium*, l'Église locale est donc *la* responsable de sa vie, de sa fidélité, de sa mission. De même que l'évêque n'est pas le délégué, le vicaire, d'un sur-évêque mais le *vicarius Christi*, elle n'est pas la succursale d'une supra-nationale, mais l'*Église catholique* comme telle. Cependant, elle ne l'est pas dans la solitude. Tout comme son évêque n'est pas un potentat enfermé dans la possession de son pouvoir mais le membre d'un collège, elle est *Église de Dieu* dans une *communion* d'Églises. Ayant le *katholou* de l'Église, néanmoins elle n'est pas la seule à le posséder. Par conséquent, au nom de la *communion*, elle ne doit pas seulement admettre que les autres Églises aient droit de l'interpeller, d'exercer à son endroit «la correction fraternelle», de la conseiller. Elle doit se donner pour ligne de conduite de ne jamais prendre une décision importante touchant la foi, les sacrements, le ministère, la mission sans se situer d'emblée dans la perspective du bien *commun* de *toutes* les Églises, de l'*unanimité* dans la confession de foi, de la *koinônia* sacramentelle, du Salut de l'*univers*. Le bien des autres Églises doit compter tout autant que le sien. Le «dessaisissement de soi-même» si cher à la tradition johannique (Jn 10, 11. 15. 18; 15, 13) trouve là à s'actualiser.

II. La *communion* des Églises nous apparaît ainsi sous son vrai jour. Elle est l'unité entre Églises locales *reconnaissant* chacune l'une dans l'autre en leurs lieux divers et leurs situations variées, les traits essentiels de l'Église de Jérusalem, celle qui naît de l'irruption de l'Esprit dans la communauté apostolique. Ce que l'on appelle l'apostolicité de l'Église de Dieu dit, en effet, infiniment plus que le fait historique de prendre son départ dans le témoignage apostolique et de maintenir fidèlement une succession ministérielle enracinée dans le groupe apostolique et par lui dans le choix du Christ. L'apostolicité implique essentiellement le fait pour toutes les Églises locales de posséder les traits essentiels de l'Église apostolique de Jérusalem en sorte que l'une-fois-pour-toutes (*ephapax*) du *kairos* de Pentecôte se trouve comme ré-actualisé, par le même Esprit de Pentecôte, dans chacune d'entre elles, en tous lieux et jusqu'à la fin des temps.

Nous avons fortement souligné qu'on ne saurait penser à une addition de l'Église de Jérusalem, de l'Église de Corinthe, d'Antioche, d'Ephèse, de Smyrne, de Pergame. L'Église de Jérusalem n'est pas à mettre sur le même niveau que les autres Églises locales, fussent-elles fondées par un Apôtre. Car elle est celle dans laquelle, en quelque sorte, toutes les autres Églises doivent entrer pour être vraiment *Églises de Dieu*. Parce qu'elles seront entrées dans son Kérygme apostolique, dans son ministère apostolique, son baptême apostolique, sa *leitourgia* et son *Eucharistie* apostoliques, sa générosité et son partage apostoliques, sa *koinônia* et sa *diakonia* apostoliques, sa *martyria* et sa mission apostoliques, c'est elle -et elle seule- que l'on *reconnaîtra* en elles. Elles seront le fruit du passage (la Pâque) de tel milieu humain dans ce qui est advenu à Jérusalem, quand Dieu a donné aux Apôtres du Christ, avec l'Esprit, la plénitude (*katholou*) des biens de la Promesse, *une-fois-pour-toutes*. On est ici dans un contexte analogue -rien de plus!- à celui qui permet de dire: par l'épiclèse, le Repas liturgique de la communauté passe dans l'*ephapax* du Repas du Seigneur avec ses Apôtres, «la nuit qu'il fut livré», sans rien y ajouter tout comme il n'y a pas addition d'Eucharisties, analogiquement, ici il n'y a pas addition d'Églises mais embrasement de toutes les communautés locales dans l'*ephapax* de Pentecôte. C'est pourquoi il n'est en vérité qu'une Parole, l'apostolique, sans cesse «re-reçue» dans la Tradition vivante. Il n'est qu'un ministère, l'apostolique, auquel agrège l'imposition des mains. Il n'est qu'un baptême, celui de Pentecôte, qui plonge dans l'*ephapax* pascal. Il n'est qu'une Eucharistie, celle du Christ pascal avec ses apôtres, sans cesse rendue présente. Il n'est qu'une Église, l'apostolique de Jérusalem. Pourquoi cette importance de Jérusalem? Parce que c'est le lieu où dans la Paque du Christ à laquelle Pentecôte se relie, Ancienne et Nouvelle Alliance se nouent, le lieu du *katholou* du dessein de Dieu. La Ville Sainte appartient au *kairos* du Salut de Dieu, depuis le sacrifice d'Abraham (sur l'une des collines de Jérusalem dit la tradition juive), David et le Temple, la Croix et Pentecôte, jusqu'à la Jérusalem céleste. C'est dans le Lieu Saint de la foi juive que l'Esprit met au monde l'Église de Dieu, en genèse dans le Peuple d'Abraham. Ce lieu est celui de la plénitude (*katholou*) où le passé, l'aujourd'hui et le futur s'unissent en l'Événement de la Pâque du Christ Jésus, Messie d'Israël, Seigneur de l'Église, Agneau de l'Apocalypse, envoyé du Père pour que le monde devienne, le monde-que-Dieu-veut.

III. Le rôle de Rome doit être compris dans cette perspective. Nous venons de voir que les Églises locales n'ont d'existence que dans la dépendance de l'Église de Jérusalem, à la grâce de laquelle l'Esprit les fait participer, mais de telle façon que, demeurant diverses, toutes portent les traits essentiels qui font de l'Église de Pentecôte l'Église de Dieu. Sa catholicité (le *katholou*) les précède et les

détermine. Là s'inscrit la fonction de l'Église locale de Rome, fondée comme toutes les autres dans l'*ephapax* de l'Église de Pentecôte, mais à laquelle le martyr de Pierre et de Paul confère ce qu'Irénée appelle une *potentior principalitas*. Nous n'avons pas à discuter ici le fondement de cette primauté romaine mais à réfléchir sur sa fonction.

La Tradition a, dans les siècles précédant la séparation entre Orient et Occident, compris cette fonction comme celle du veilleur, de la sentinelle et (s'appuyant sur Lc 22,31-32) de celui qui «confirme dans la foi». *Devant Dieu*, en charité -par ses martyrs, souvent par ses laïcs, d'ordinaire par son évêque- l'Église de Rome est appelée à «veiller» à ce que les traits essentiels de l'Église apostolique de Jérusalem soient toujours présents, intégralement gardés, fidèlement transmis dans chacune des Églises de la *communio ecclesiarum*. Au milieu des turbulences de l'histoire, surtout dans la perpétuelle évolution des cultures et des moeurs, il lui revient de sans cesse rappeler la foi confessée par Pierre, de signaler les dangers, de montrer pourquoi telle décision met en danger la *communio* ou au contraire l'affermir de communiquer à l'ensemble des Églises les succès ou les drames de certaines d'entre elles.

On voit donc que la tâche du siège romain, appelé pour cela «le siège apostolique», est de faire que toutes les Églises locales puissent «se reconnaître» l'une dans l'autre précisément parce que chez toutes demeurent inviolés et dans leur intégralité (*katholou*) les traits de l'Église apostolique de Jérusalem. Il est gardien de ce qui doit nécessairement demeurer commun, inchangé et immuable, de Pentecôte à la Parousie, en sorte que la *communio* ne soit pas disloquée, que les différences d'expression, de comportement ou de mentalité appelées par la large variété des «lieux» ne se muent pas en germes de division. Il a pour mandat de toujours renvoyer les Églises à ce que dans leur confession de foi -symbole des Apôtres, symbole de Nicée-Constantinople-, dans les déclarations des conciles oecuméniques, dans leur vie liturgique, dans les définitives solennelles, elles «reçoivent» comme authentique traduction de la foi apostolique. Mais ce siège romain a aussi comme tâche -dans le sillage de l'intervention de Pierre (et de Jacques) lors de l'assemblée de Jérusalem (Ac 15,1-21)- de leur permettre des décisions courageuses dans le sens de l'ouverture évangélique. Il le faut pour que la *communio* ne se transforme pas en uniformité, et que tous les «lieux» puissent être saisis dans le *katholou* de l'Église de Dieu sans pour autant perdre leurs caractères propres, étant saufs les éléments essentiels de l'Église apostolique.

Le siège romain a donc la mission de serviteur de la catholicité. Mais il l'est, fondamentalement, autrement qu'en se situant au-dessus de la *communio* des Églises locales, comme si leur nature était de lui être soumises. Il l'est en les aidant à vivre, là où elles sont, sous l'autorité de l'Église apostolique de Jérusalem. L'*exousia* de son évêque se modèle, pour cela, sur celle de Pierre au sein du groupe apostolique de Jérusalem.

Comme, dès Cyprien, la Tradition l'a compris, ce que Pierre, en effet, reçoit *le premier* comme *exousia* est un don auquel tous les Apôtres devront participer. Dans leur *prôtos* ils le reçoivent tous, et ils devront comme «entrer» en ce don. Ce qu'ils sont appelés à être est donné en un seul, «le commencement ayant ainsi son point de départ dans l'unité». Augustin commente (*Sermo* 295, 2-8; *PL* XXXVIII, 1349-1352): «ceci met en relief l'*excellencia* de Pierre». C'est celle du *prôtos* qui reçoit pour tous et en qui tous reçoivent. Leur confession de foi est dans celle de Pierre, leur *episkopè* dans celui de Pierre, leur mission dans celle de Pierre non en ce sens qu'ils seraient *ses* vicaires mais en ce sens qu'entrant dans sa grâce ils sont en vérité ce que les premiers siècles percevront comme un unique episcopat en *synergie*. Tous ensemble accomplissent le service confié en Pierre. Nous avons vu, en effet, que l'économie fondamentale de l'Église de Dieu n'est pas à comprendre comme une addition mais comme la *communio* (par *participation*) à l'une-fois-pour-toutes de l'Événement pascal en la plénitude (*katholou*) duquel l'Esprit fait entrer. Il s'agit de l'inclusion de l'*in extenso* de l'Église de Dieu dans l'*ephapax* de l'Église de Pentecôte, non d'un développement linéaire des générations, à la façon dont le décrit Newman.

La charge de l'évêque de Rome, prend ainsi tout son relief. Car c'est la charge d'être «mémoire» (au sens biblique du terme impliquant puissance et présence active de ce qui est rappelé), auprès de ses frères évêques, de cette volonté du Christ: que *tous* les évêques ne forment *ensemble* qu'un *episkopè* afin que *toutes* les Églises locales diverses demeurent *la seule* Église, celle de Pentecôte rassemblée autour de Pierre et des Onze. Il a l'*exousia* que requiert cette tâche, dont l'importance nous paraît de plus en plus évidente dans les soubresauts et les convulsions de notre histoire. Il est significatif que les déchirements de certaines Églises orthodoxes (en Ukraine par exemple) et des Provinces de la communion anglicane fassent naître chez plusieurs responsables ecclésiastiques le désir d'une réflexion profonde sur le ministère de Pierre ainsi conçu. C'est le ministère de celui qui peut parler d'une façon personnelle et propre, dans la responsabilité commune des évêques et non dans la solitude, pour que l'Église demeure saisie dans la grâce de la *koinônia* de Jérusalem. De cette *koinônia* visible il est le signe et le serviteur.

Nous avons à dessein gardé pour notre conclusion l'affirmation qui sans cesse nous venait au bout des lèvres. Si nous avons évité de consacrer aux laïcs un paragraphe spécial c'est, en effet, afin de faire naître dans les esprits une question. Ne seraient-ils pas le tissu même de l'Église locale?

Oui, les laïcs sont ce tissu, dont est faite l'Église. Dans leurs tâches, leurs insertions, leurs cellules de vie, la multiplicité de leurs engagements, leur participation aux grands mouvements politiques, leur appartenance aux milieux de fermentation culturelle, leur action dans les revendications ethniques, leur

solidarité avec les marginaux et les pauvres, leur propre misère, même leurs connivences parfois équivoques avec le «charnel» (au sens de Péguy) mais qui montrent des racines de leur être, ils sont ce que saisit l'Esprit de Pentecôte. Celui-ci fait, d'une part, que de par leur *communio*n au Père ils ne soient pas happés par l'esprit de haine mais se soudent dans la *communio*n de foi, de *leitourgia*, de service (*diakonia*), de dialogue, de compassion, de partage, qui peut faire de leur coexistence, que ciment les limites du lieu, cette communauté de Salut qu'est, avec ses misères, et ses grandeurs, l'Église locale, l'Église *dans* son lieu et *pour* son lieu. D'autre part, Dieu veut que, surtout grâce à l'Eucharistie, ce soit cette *plebs sancta* de chrétiens de tous les jours qui échappe aux repliements tribaux ou nationaux, à l'obsession de l'identité ethnique ou raciales, à la tentation de transformer la différence en division, vaincues par la croix. Entre toutes les Églises locales de par le monde, Dieu désire créer, dans son Fils, une *koinônia* non pas uniquement de clercs ou de hiérarques mais de laïcs étreignant à pleins bras l'humanité de leur «lieu» d'existence, si lourde soit-elle, la replongeant dans l'appartenance à la nature commune telle que «récapitulée» par l'Incarnation, en faisant «l'humanité qu'il veut». À eux surtout il revient de changer le monde, sans prosélytisme.

L'ecclésiologie de l'Église locale donne donc au laïcat sa vraie place. Elle permet de comprendre pourquoi par le passé, quand les clercs vacillaient face à l'hérésie arienne où la foi se dissolvait, ce sont les laïcs qui ont maintenu le tissu ecclésial. Ils sont ce tissu. L'évêque qui préside à la vie de l'Église locale n'est pas là pour couvrir de quelque pourpre ce tissu souvent rugueux. Il est là pourqu'il soit tissé sur la trame de ce que les Pères désignaient comme la robe sans couture du Christ, une robe bigarrée mais dans laquelle Dieu découvre l'humanité que, de tout éternité, il attend.

Jean-Marie TILLARD

Collège Dominicain de Philosophie et de Théologie

93, Avenue Empress

OTTAVA (Ont.) K1R 7G3 (Canada)